

MARIANNE GRANIER

Après tout, on s'en fout !



Marianne Granier

Après tout,
on s'en fout !

© Marianne Granier, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1857-0

Librinova”

www.librinova.com

Couverture : Illustration : Rakaba creative

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Mlc, A, M et P,
les piliers de ma dolce vita.*

À l'Italie et à tous ceux qui l'aiment.

1

Le ventre mou des fauteuils Empire

En Lombardie comme dans le reste de l'Italie, on hérite de son club de foot dès le berceau. Même avant. On est supporter d'une équipe de père en fils et de mère en fille. Discuter ce leg, c'est risquer l'excommunication familiale. Et dans le village de Cernobbio, on est soit « Interiste », soit « Milaniste ». Toute autre option rend suspect.

Ce tropisme footballistique s'étend jusque dans les cafés et boutiques qui revendiquent très largement leur préférence à coups de banderoles ou décoration : bleu et noir pour l'Inter de Milan, rouge et noir pour le Milan AC. Et le lundi matin au comptoir du bistrot, *La Gazzetta dello Sport* dans une main, un *espresso* bien serré dans l'autre, on commente les résultats sportifs du week-end. Dans une même phrase, on se tombe dans les bras parce que le n°10 a vraiment prouvé son talent et on se fâche à mort parce que non, y'avait pas à accorder de coup franc à la 36e minute et que la défense n'est plus ce qu'elle était !

Même les deux salons de coiffure du village estampillent leur appartenance : dans celui d'Antonietta, on vibre pour le Milan AC, alors que dans celui d'Enrica, on s'époumone pour l'Inter. Et comme les coupes au carré sont la spécialité de la première et les mises en plis vaporeuses celle de la seconde, on sait, rien qu'à la coiffure des clientes, à quelle famille sportive elles ont voué leurs âmes.

Tosca, dont l'appétence footballistique frisait le néant, avait depuis longtemps réglé la question en allant se faire coiffer à Côme, terrain plus impartial en termes de coupe de cheveux. Cette neutralité capillaire lui avait permis d'établir avec les deux camps du village des relations sociales dépourvues d'antagonisme. Que ce sport ne l'intéresse pas restait cependant une énigme pour tous. Comment pouvait-on être italienne et ne pas être *tifoso* d'une équipe, même de la Juve ou de la Roma ? Mais on mettait cette infirmité sur le compte de son statut

de comtesse, un peu originale de surcroît.

C'est donc loin des résultats du *scudetto* que Tosca, arborant un coquet dégradé qu'elle venait de faire rafraîchir, se rendait au Palazzo Albricci Peregrini, à la sauterie de Maria-Pia.

Celle-ci y rassemblait deux fois par an tout ce que Côme et alentour comptaient de dames patronnesses, à la bien-pensance aussi cliquetante que leurs onéreux bijoux. Cette assemblée de grandes bourgeoises s'achetait une bonne conduite en parrainant une association de soutien aux femmes victimes de violences. Noble cause, budget conséquent, condescendance à peine voilée.

Tosca s'arracha à la rumeur joviale des rues piétonnes et à la paisible contemplation des vaguelettes sur le lac pour rentrer dans une salle lambrissée, aux sublimes plafonds florentins et aux fauteuils indécents de mollesse. Fauteuils dont seule la partie avant était effleurée par des postérieurs veillant scrupuleusement à ne pas s'avachir dans le ventre mou de l'assise : ces dames savaient se tenir.

Maria-Pia fondit sur la nouvelle venue, avec un sourire dont le rouge à lèvres débordait dans les rides de la lèvre supérieure.

Sa dernière piqûre de Botox doit remonter à plus de six mois, nota Tosca pour elle-même.

— Tosca, très chère, vous voilà ! Approchez, nous vous attendions avec impatience ! Je parlais justement avec Marta de votre dernière gamme d'huiles de massage.

Pas sûre que tu m'en fasses une publicité très positive, vieille pie.

Maria-Pia prit le bras de Tosca et la guida énergiquement vers le centre de la pièce.

— Mes amies, mes amies ! Un peu de silence, s'il vous plaît. À celles qui ne la connaissent pas encore, j'ai le plaisir de vous présenter la comtesse Tosca Pagan de Santis, qui a ouvert dans sa villa de Brienno de charmantes chambres d'hôtes ; je l'admire d'avoir su renoncer à la tranquillité et l'intimité de sa résidence pour recevoir des vacanciers afin de subvenir aux nécessités d'entretien de la superbe demeure léguée par son ex-mari. Vous êtes un exemple de résilience, chère amie !

Hyène. En deux phrases, tu as réussi à me positionner en tenancière d'un lupanar de luxe qui la sauve financièrement d'un mariage raté. Plus concis et fielleux, y'a pas !

Maria-Pia marqua une pause dans sa présentation, appliquant un coup d'œil circulaire à l'assemblée pour s'assurer que ses propos faussement élogieux avaient porté un début d'estocade ouatée. Elle reprit :

— De plus, Tosca n'a pas hésité à braver les difficultés du commerce, parfois très ingrates pour une femme de son rang, en créant une ligne de cosmétiques à base d'huile d'olives. Olives dont je garantis la qualité, puisque le champ qu'elle exploite m'appartient !

Petit sourire de connivence, hochement de tête entendu, main faussement protectrice sur l'épaule.

Tenancière de cloaque ET boutiquière à la petite semaine. Elle a encore fait des progrès dans la rédaction de mon CV, cette carne !

— Tosca met en vente pour nous et en avant-première sa nouvelle gamme de

produits. Tous les bénéfices seront naturellement reversés à notre association LDdL, *Le Donne del Lago*.

Quelques discrets applaudissements des participantes ponctuèrent l'introduction de leur présidente. Tosca donnait le change avec un sourire modeste qui masquait son bouillonnement intérieur. L'oratrice poursuivit sur les différents projets en cours et les prochains rendez-vous qui jalonnaient l'agenda annuel de *Le Donne del Lago* puis conclut :

— C'est grâce à nos actions au sein de cette association, que j'ai la fierté de présider, que nous rendons un peu de dignité à ces malheureuses. Merci de votre soutien !

Une oie blanche, ruminait Tosca.

Elle ne se sentait pas vraiment à sa place au milieu de toutes ces vieilles belles qui, à force d'être sur le retour, n'étaient jamais parties. Elle était comtesse, un peu ruinée, beaucoup rebelle et passionnément indépendante dans un univers engoncé dans des codes d'une autre époque. Il fallait savoir louvoyer avec, et le prix à payer était une allégeance de surface à Maria-Pia, l'impératrice du lieu.

Elle se soumettait à cette incontournable pantomime de générosité, car si elle était restée à l'écart de ces simulacres d'activités caritatives, un seul mot de l'acariâtre patricienne aurait ruiné la réputation de sa maison d'hôtes et celle de sa marque de cosmétiques. En se pliant à quelques obligations annuelles, Tosca s'achetait une paix presque royale. Jeu social, microcosme, hypocrisie : le trio d'un savoir-vivre de façade.

Au moins, la finalité de cette association rencontrait-elle les valeurs de Tosca qui, discrètement et hors cadre, envoyait régulièrement des chèques au personnel en charge de l'accueil des femmes maltraitées, pour aider au bon fonctionnement d'une structure d'hébergement temporaire.

La belle comtesse masqua ses considérations d'un sourire engageant et se lança dans la présentation de ses produits de beauté : huiles pour le corps, gommages, crèmes diverses, shampoings, savons. Elle était fière de sa petite entreprise *Gocce di Bellezza*, dont le succès constant lui assurait des revenus confortables en plus d'une activité stimulante. Et si pour continuer sereinement, il fallait passer par quelques courbettes, c'était somme toute peu cher payé.

Comme pour l'association de ces dames, la fin justifiait les moyens.

Les autruches d'Il Gabbiano

Un couple de touristes hollandais avait paressé à la villa Il Gabbiano une bonne dizaine de jours. C'était assez rare, la moyenne des séjours étant de cinq nuits. Ils avaient choisi la formule pension complète, ce qui était encore plus inhabituel. Rosetta, qui concoctait quotidiennement des menus différents, arrivait bientôt au bout de sa palette culinaire. Quelques jours de plus l'auraient confrontée à des recettes trop peu maîtrisées et elle détestait l'improvisation. Les Janssen partis, elle pourrait mitonner tranquillement un risotto aux cèpes, déjà servi l'avant-veille. Ni Tosca, ni Cesare, ni même Mildred n'y trouveraient à redire.

La chambre n'allait pas être occupée avant la semaine suivante. Elle se contenta d'enlever les draps du lit et d'ouvrir en grand les hautes fenêtres, en veillant à tirer les jalousies afin que le soleil ne mange pas les couleurs des tentures, tapis et autres secrétaires rococo. Pour le grand ménage, elle avait du temps.

En descendant à la cuisine, elle croisa Mildred.

— *Ciao* Rosetta ! Alors, ils sont partis les rollmops ?

— Les quoi ?

— Les rollmops ! Tu sais, ces harengs grisâtres qui marinent des lustres dans du vinaigre à récurer. Les Hollandais en mangent des kilos par tête. Pas étonnant que leur dialecte ressemble à une maladie de gorge ! Heureusement que ta cuisine est autrement plus savoureuse.

— Tu sais bien que je ne suis jamais allée en Hollande, Mildred !